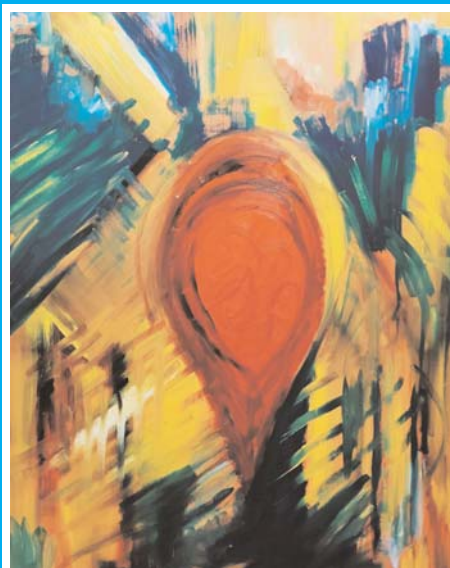


LE CALEPIN BLEU

N°82
1^{er} FÉVRIER 2025



*Christelle Mathieu
Huile sur toile
130x97
inspirée du Cri de
Munch*

Un si long hiver...

n°82 - Un si long hiver...

Christelle MATHIEU & Roger WALLET	
L'ombre et la lueur du cri	3
Christelle MATHIEU	
- sans titre -	5
Florence KRAMER	
La femme papillon	6
Élie HERNANDEZ	
Quels sont ces étranges animaux ?...	9
isabel ASUNSOLO	
Le train pour Valognes	12
Jacqueline PAUT	
Une grossesse d'hiver	16
Pierre ROSSET	
Route(s) d'hiver(s)...	18
Sylvie VAN PRAËT	
Un si long hiver	23
Richard QUESNEAU	
Un si long hiver	25
Françoise DANEL	
Plus de saison, plus de raison...	33
Philippe BLONDEAU	
Aïcha a vingt ans	35



Christelle MATHIEU
& Roger WALLET

L'ombre
et la lueur du cri



De la forge sinistre et noire de la nuit, je bave sur les métaux, je baye aux corneilles, je roupille et ronfle comme un gueux. L'hiver a été si long. J'ai boité dans la neige. J'ai vu le loup manger l'agneau et l'agneau s'indigner. Je n'avais qu'une soif: me désaltérer, entrouvrir la bouche jusqu'aux jours où les fleurs entrouvriraient leur corolle.

Sur l'énigme sur l'ombre
je bave sur les métaux
Sur l'énigme sur l'ombre

Rendez-moi mes mementos
J'en ferai de beaux échos
Salive effarée, sombre
Sur l'énigme sur l'ombre

Plusieurs m'ont dit: "L'essentiel, c'est d'avoir une famille unie". Les vrais amis ont renchéri: " Le crime, c'est de ne pas être en harmonie".
Tendre énigme.

- Entrez madame, dis-je à la Mort. Appuyez-vous sur l'ombre du vide. Je n'ai peint qu'une seule étoile. J'ai mené les astres d'une main. L'heure où tout arrive, la nuit livide ne m'ont pas fait peur.

Mais ce matin m'a décillé les yeux: qui tient le pinceau quand je peins? Qui pose les poils de ma brosse sur tel endroit de ma palette? Car je ne reconnais plus la toile où j'avais hier posé trois larmes de bistre et six gouttes de parme: quelqu'un - ou quelqu'une - l'a détournée pour je ne sais quelle obscure raison et néanmoins apposé ma signature au bas droit de mon tableau. Mort au faussaire!, le cri m'a échappé malgré moi.

J'entends d'ici les criiiiiitiques des troupes journalistiques se positionner en soldats sceptiques face à une guerre qui les dépasse: "Mais ce n'est pas sa patte!" Je suis dominé par mon esprit, Mort au faussaire, mort au faussaire! Je me débats péniblement d'une impitoyable ardeur qui me condamne au ridicule. Je me perds dans une vilaine colère. Je tire sur mes cheveux, en arrache une poignée. "Non, non! Ce n'est pas moi le faux tif!" crie le faux cerf qui s'empêtre de plus en plus dans ses plagiat - car il en a réalisé plus daim, pardon, plus d'un - à force d'ouïr vos mensonges, cela me faon le cœur...

"C'est tiré par les cheveux", titre l'armée des journaux, décapitée par toutes ces fourberies; à ce point qu'une envie de recoller les mèches de mes cheveux me coupe la chique.

Les micros se tendent vers moi car la même question brûle toutes les lèvres: qui? Si seulement je le savais: qui détourne mon œuvre? Qui défait la nuit ce que je me suis acharné à faire tout le jour durant? Je ne sais pas, j'en reste coi. "Vous dites avoir fait confiance à Munch pour traduire l'angoisse folle qui vous prit un jour où vous vous promeniez avec deux amis en baie de Somme..." Le pisse-copie qui dévoile ces éléments intimes semble bien me connaître, et pour cause - qu'ose-t-il là? - il n'est rien d'autre que le petit ami de ma sœur. Il feint la compassion mais tout ceci n'est que mensonges: ma sœur n'a jamais accepté ma gloire naissante tandis qu'elle demeurait obstinément dans l'ombre depuis que notre maîtresse de C.E.2 avait accroché au tableau le dessin de mon petit chien tandis qu'elle, celui de son petit chat avait fini à la poubelle sous les quolibets de l'institutrice.

Je me résous à improviser : "Un jour où je me rendis à Mers-les-Bains, un cri suivi d'un bruit de pas précipités vint frapper mes oreilles. J'étais avec deux amis, en effet. À ce moment, je radotai d'étranges et diaboliques délires et mon imagination produisit en moi d'affreuses hallucinations."

Le pisse-copie s'en donna à cœur joie : "On dit que vous avez été victime de bouffées délirantes aiguës..."

Sans trop de peine, je me surpris à garder mon sang-froid.

Sur l'énigme sur l'ombre
a reparu sous mon ciel
Le genre humain, en marge

Plusieurs m'ont dit que la folie a un pouvoir capturant capable de regarder le dedans de la fosse. Plusieurs m'ont dit que le plus terrifiant, c'est l'étendue débordante de sa loi qui vous plonge dans la vastitude d'un grelottement immaîtrisable. Les vrais amis ont renchéri : "Le crime, c'est de venir au monde sans la côtoyer".

Creuser. Vouloir. Chercher. Douter. La monstrueuse folie s'empare à pas lents de l'homme, misérablement. Elle foule chevilles et pieds. Elle verrouille la beauté de la lumière, vous conduit dans un tunnel, se répand comme l'aube au-dessus de l'océan qui roule.

Sur l'énigme sur l'ombre, plusieurs m'ont dit que l'art est une technique de deux mondes. Le troisième univers, en folie, je n'y crois pas. Je n'y crois plus.



Christelle MATHIEU

- sans titre -

Vous qui dormez près d'elle, portant sous la paupière l'étincelle radieuse fuyant à tire-d'aile, informe, d'un mystère composé, d'un regard ébloui, d'un œil aimant, je vous contemple puisque les astres au ciel qui me commandent m'ont ordonné de vous observer. À vous voir plongé dans votre sommeil, heureux et plein de vos calculs, algèbres, géométries, violons, violoncelles et violons d'Ingres, la lumière m'emplit le cœur de sa clarté, le rayon de votre douce lueur rappelle ma raison afin de me laisser croire qu'un étroit chemin se peaufine à l'horizon entre le bruit du clairon qui répète sa fanfare et les mots que vous murmurez entre deux ronflements.

Les jours de fêtes sont arrivés. Voici l'hiver. Un hiver jubilaire. La mésange bleue chante en gonflant la poitrine. L'hiver aussi vient en chantant. Les flammes répandent leur blondeur orangée. Vos rayons d'or. Vous qui dormez près d'elle, l'œil fermé et pourtant bien éclairé. Brûlant, enflammé. Vous qui représentez la raison, les terres et le verbe *étudier*. Son nom à elle éblouit et dénoue votre candide esprit, vous enivre en silence. Vous qui dormez près d'elle, beau et bon, vous languissant, bavant généreusement sur l'oreiller pendant qu'elle perche une jambe autour de vos hanches, ressasant dans l'ombre de son âme un couplet enténébré.

Tout dort dans la maison. La chambre est remplie de rêveries.

Vous devenez noir dans la pénombre. J'envoie au bain votre repos de vieux soupirant. Elle, veut des choses nécessaires. Le front levé, elle dénonce tout : votre grosse pierre, votre hauteur dédaigneuse, votre aveugle chimère, les cornes sur votre cœur.

Elle se lève, les yeux fixés sur ces pensées. Elle s'ouvre, de toute part, pleinement. Elle reprend son bâton et s'en va.



Florence KRAMER

La femme papillon



La femme papillon, une créature printanière,
qui butine avec nonchalance,
comme si la vie ne durait qu'un jour.

Une rose, au délicat pistil,
chassée par l'anémone, aux feuilles froissées,
une tulipe, au col évasé,
les jonquilles, ouvertes,
des pissenlits qui l'attirent.

Elle cherche, elle vole,
de l'une à l'autre,
dans le désordre et l'ivresse,
sous un soleil clément.

Si elle s'élève dans les airs,
c'est pour mieux revenir où se trouvent ses proies consentantes.
Sa vie n'est faite que de ces haltes courtes,
et du parfum des fleurs.

Sa quête ne prend fin qu'à la nuit.
Elle bat des ailes, montre ses couleurs tachetées,
s'arrête un instant, se repose,
pour mieux continuer sa course.

Un phénomène gracieux,
elle se promène dans le jardin sans fin de la nature.
Superficielle, insouciante,
elle ne connaît rien de l'hiver ou du vent.

Je la vois et me sens comme elle,
ayant vécu le printemps,
désarmée pour affronter le froid,
les branches nues des arbres et un désert monochrome.



Élie HERNANDEZ

Quels sont ces
étranges animaux ?



Au Camp des Milles, le froid était un visiteur permanent, s'insinuant dans chaque fissure des murs de briques, glissant sous les portes de fortune et s'accrochant aux corps épuisés, un froid chargé de silence, de désespoir, un froid qui semblait venir de l'intérieur même des pierres, de leur propre histoire. Républicains espagnols, artistes fuyant le nazisme, Juifs devenus apatrides, la France les avait accueillis ! Pour eux tous, l'hiver n'était pas une saison, il ne venait pas seulement du climat, il avait débuté par la défaite ou la persécution. Le froid émanait de l'absence d'humanité, des regards détournés, de l'attente interminable d'un tampon sur un document ou d'un visa, d'une promesse. Mais en cet hiver 1940 dans ces baraques où résonnaient les pas des gardiens et les murmures des internés, il semblait que même les pierres avaient oublié la chaleur. Le froid de l'hiver naturel s'accrochait, comme une fine pellicule d'indifférence déposée par le vent. Les fenêtres, hautes et grillagées, laissaient parfois entrer une lumière grise et froide, mais jamais la chaleur. Par les matins gelés, le givre recouvrait les vitres poussiéreuses, dessinant d'étranges animaux qui naissaient, sans bruit, dans la clarté de l'aube, éphémères et silencieux comme si la nature elle-même cherchait à cacher la brutalité du lieu.

Pour l'artiste, les vitres sales et fissurées des baraquements devenaient des toiles vivantes. Le givre s'imposait doucement, si fragile, si délicat qu'il osait à peine se hisser pour l'effleurer. Pour les autres, ces créatures n'appartenaient à aucune forêt, à aucun océan, à aucune patrie. Elles semblaient se moquer de leur condition. Le givre fragile et temporaire était la métaphore cruelle de leurs espérances. Toute manifestation de la morsure du froid devenait la réalité insupportable d'un monde dépourvu d'humanité. L'hiver sans fin pénétrait les murs, mordait les corps affaiblis, scellait les paroles, empêchait le moindre désir de



s'infiltrer. Le matin, lorsqu'un rayon de soleil parvenait à percer la brume, le givre brillait un instant avant de disparaître à mesure que le jour avançait, laissant derrière lui des traînées humides qui ressemblaient à des larmes. Tous savaient que ce bref éclat ne signifiait rien d'autre qu'une nouvelle journée d'humiliation ou de travail forcé. Le jour impatient finissait toujours par effacer leurs propres rêves. Ni chaleur, ni espoir, seulement l'indifférence glacée et les cris des gardes. Loin de toute poésie, le froid, immense et oppressant, restait immuable.

Dans ce Camp des Milles, il y avait cet homme, un Espagnol, silencieux mais habité par une flamme que ni le froid ni l'attente ne pouvaient éteindre. Il marchait entre les briques rouges du camp, l'allure droite, le regard fixé sur un horizon invisible. Ceux qui l'observaient disaient qu'il ressemblait à un taureau, puissant et déterminé, prêt à charger une dernière fois.

Il avait combattu comme mon grand-père et ses frères, en Castille ou dans les montagnes de Cantabrie, à Teruel ou dans les ruelles de Madrid assiégée. Mais la défaite l'avait jeté à terre. Il avait fui, comme tant d'autres, traversant les Pyrénées avec l'espoir de se battre à nouveau.



Dans ce camp froid et silencieux, il était retenu comme un fauve humilié. "Je retournerai" disait-il parfois, sa voix grave reprenait: "Comme le taureau retourne dans l'arène." Certains secouaient la tête en silence. D'autres tentaient de le dissuader. Mais lui souriait, ce sourire dur et fier des hommes qui savent que leur destin est déjà écrit. "Mourir ici, dans un camp où le froid et l'attente dévorent l'âme, ce serait une mort sans éclat. Mais là-bas, en Espagne, je mourrai avec panache. Comme le taureau qui, dans l'arène, baisse la tête une dernière fois et charge."

Dans ses yeux brillait une lueur étrange, celle de ceux qui ne peuvent plus craindre la peur. Il savait que son retour serait son ultime danse avec la mort. Comme disait le poète: "le taureau blessé, humilié sait qu'il doit mourir". C'était écrit dans le sang des siens, ce combat sans fin, cette dignité face à l'inévitable.



Les jours passaient, et le froid devenait plus mordant. Mais l'Espagnol ne faiblissait pas. Un matin, il disparut. Certains dirent qu'il avait réussi à s'échapper, d'autres qu'il avait été emporté par la fièvre. Mais dans le camp, son histoire resta vivante.

Dans les nuits glacées, alors que le vent faisait gémir les vitres givrées, on pouvait presque entendre les pas lourds d'un taureau invisible, chargé d'une rage et d'un courage inébranlables.

Pour ceux qui passèrent par le Camp des Milles, le froid ne fut pas seulement une sensation physique, mais une mémoire inscrite dans leur chair et leur esprit. Car le froid n'était pas que celui de l'air, mais celui de l'abandon, de l'injustice, de l'absence de futur.

Aujourd'hui, dans ce lieu de mémoire, le froid persiste, mais il a pris une autre forme. Il est devenu une présence silencieuse, un rappel du passé, une invitation à se souvenir, à ne pas laisser la glace recouvrir une nouvelle fois les vitres du monde.



isabel ASÚNSOLO

Le train pour Valognes...



Il avait commencé à neiger. Avec ma mère, ce 28 février, nous avons pris le train Nomad pour Valognes. Ligne Paris-Cherbourg. Un compartiment, ça existe encore, c'est sympathique et chaleureux. On peut fixer un paysage commun, échanger des regards, des pistaches et des histoires.

Une vue de Rodez en noir et blanc avec ses platanes dodus dans une place au soleil se voulait décorative. Nous avons placé les bagages juste au-dessus, enlevé nos manteaux pour nous faire une place. Deux sœurs (à n'en pas douter, même nez camus) étaient déjà installées sur la banquette en face. Un étudiant avait plongé dès Saint-Lazare dans un sommeil sous écouteurs. Contre la fenêtre, une jeune femme en manteau de fourrure faisait face à l'étudiant étourdi. Sans écharpe, la jeunesse de la femme était criante : il faut être jeune pour arborer pareil décolleté avec ce froid. Elle va peut-être à Carentan, mais elle ne les a pas ! Son long manteau de fourrure était subtilement odorant. À côté de nous vint s'asseoir un type qui allait à Saint-Vaast-la-Hougue.



Dehors défilait de grosses boules de gui, colonisant les peupliers sans feuilles. Des champs inondés se succédaient, bordés de saules têtards les pieds dans l'eau. On allait bientôt passer Caen. Voilà, c'était fait. Sur les marais du Cotentin, des foulques noires se préparaient pour la nuit, posées sur l'eau immobiles, loin encore de toute fringale nuptiale. Et il n'y a pas de bar, dans ce train, demanda ma mère ? Eh non, rien. Heureusement, nous avons pris des œufs durs.



Son visage vers la vitre, la jeune femme à la fourrure regardait-elle le paysage ? Elle était tournée vers un objet au creux de sa paume : un miroir de poche. De l'autre main elle promenait une petite pince le

long de ses sourcils. Je me demandai ce qu'elle pouvait bien trouver à épil-er tant ceux-ci dessinaient une arcade parfaite. Leur couleur était un peu fauve, à la lisière du roux. Ses yeux soudain m'apparurent, couleur miel. Sous les sourcils arpentés par la pince, les paupières étaient bombées et abondamment ourlées d'un rideau de cils. Ce mot rideau me fit penser à *reed*, qui désigne les roseaux en anglais. La pince continuait de traquer la ligne d'horizon - ou de flottaison - des poils. Je m'attendais à voir se lever la lune et elle parut : nimbée de neige et gibbeuse.

Nous venions de passer Bayeux quand le train s'arrêta brusquement.

Notre train est arrêté en plein voie, merci de ne pas essayer d'ouvrir les portes, dit le haut-parleur...

L'homme qui allait à Saint-Vaast nous parlait de l'île de Tatihou et de son musée. Il avait choisi de le visiter par grande marée car il est, disait-il, impossible de s'y rendre en cas de coefficient insuffisant ; l'eau ne 80

retirait pas assez loin pour s'y rendre à pied et le retour n'était pas davantage assuré...

Les flocons qui s'écrasaient contre les vitres prenaient maintenant un certain temps pour fondre. Les deux sœurs conversaient entre elles, façon messe basse. L'étudiant avait ouvert les yeux et la belle à la fourrure continuait sa silencieuse chasse aux poils.

Mesdames Messieurs, notre train ne repartira pas de sitôt. Un groupe d'êtres vivants stationne en ce moment même sur la voie. Nous avons évité la collision et il n'y a pas de dégâts, soyez rassurés. Nous vous rappelons qu'il est interdit de sortir car un risque réel existe pour les voyageurs...



Des loups dans le Cotentin ? Cela s'était déjà vu lors des longues nuits d'hiver où des bonnes femmes épouvantées galopèrent dans la neige talonnées par des monstres. Pour détendre l'atmosphère, ma mère se mit à parler de ses aventures en montagne. Oui, elle avait croisé le loup, mais le loup avait eu peur d'elle. L'étudiant enleva ses écouteurs et rejoignit le couloir téléphone à la main.

En prévision de la nuit que nous devons passer sur place, reprit la voix du contrôleur un peu essoufflée, nous allons procéder à la distribution de couvertures...

Je suis née un 29 février, déclara alors la belle à la fourrure en se levant d'un air outré. Je vais passer mon anniversaire avec vous ici, vous vous rendez compte?! À peine ces mots prononcés, elle sortit du compartiment en laissant flotter derrière elle un sillage épique.

À défaut de gâteau d'anniversaire, vous n'auriez pas quelque en-cas? lança, la faim le tenaillant, l'amant de Tatihou. J'ai un gâteau basque, proposa alors une des deux sœurs, on va partager...

La température avait descendu d'un cran avec l'arrêt des machines. Les couvertures que l'agent venait de nous distribuer étaient bien minces et les petites bouteilles d'eau "cristalline" bien froides.

Mesdames Messieurs... La SNCF et moi-même déclinons toute responsabilité en cas de sortie intempestive des voyageurs.

Cette insistance m'incita décidément à désobéir. Quel était donc l'animal qui avait pu freiner l'avancée de la machine? Dans le couloir, des voyageurs s'entêtaient sans succès à tâter leurs portables, la couverture était sans doute déficiente. Il n'y avait aucune trace de la voyageuse à la fourrure, elle avait dû aller aux toilettes. Au bout du wagon, une des portières entrouverte sur la voie laissait s'engouffrer quelques flocons, tentateurs. Je fis quelques pas sur le ballast, direction l'avant du train. L'air froid brûlait mes poumons.

Alors je les vis. Une quinzaine de sangliers fouillaient de leurs groins la terre entre les traverses. Leurs silhouettes rondes et sombres remuaient en grondant près de la locomotive immobilisée. Je pouvais voir leur pelage souple et roux onduler. Quand un sanglier cessait un instant de fouiller le sol, je remarquais fascinée les touffes de poils drus et fauves au-dessus de ses yeux. Il levait les yeux vers la lune voilée, l'air énamouré. Ce qui me sembla être une laie me fixa un



moment de ses yeux couleur miel. Une mince couche de neige rendait la scène irréaliste.

Titubant de froid, je regagnai le compartiment et sombrai dans un sommeil profond, rêvant de grognements et de danses sauvages, blottie contre ma mère qui, elle, ronflait.

Personne ne revit la femme à la fourrure, pas même le lendemain quand le train repartit.



Jacqueline PAUT
Une grossesse d'hiver

Christine était enceinte. Probablement de Jean-Marc. En tout cas, c'est avec lui qu'elle avait passé le plus de nuits en ce mois d'octobre. Elle n'était pas spécialement volage, mais elle aimait s'amuser. Ses études de sociologie lui procuraient assez de stress pour qu'elle aille se détendre avec les copines et danser dans les boîtes à la mode chaque samedi soir.

Nous étions dans les années 80. C'était la vogue du disco, les yéyés c'était terminé depuis longtemps. Christine connut la révolution de 68 dans le ventre de sa mère qui passait en boucle sur le vieux magnétophone John Lennon ou Bob Dylan. C'est peut-être pour cela que la fille ressemblait à la mère, tant du point de vue physique que mental.

Quant à Jean-Marc, il ne fut pas au courant de la grossesse, du moins au début. Christine voulait garder sa liberté, et garder sa liberté, c'était garder le bébé. Bien sûr, les copines et l'infirmière de la fac lui avaient toutes dit d'avorter. Mais non, Christine y tenait, à ce même qui allait pointer le bout de son nez probablement à la fin du mois de juin, mois idéal pour le temps ensoleillé et les vacances d'été.

Les études attendraient. De toute façon, la sociologie, c'était affaire de drôles de loulous, plus poussés à faire la grève debout sur les tables qu'à travailler sérieusement. La mère de Christine fut ravie d'être grand-mère à peine âgée de trente-sept ans, le slogan "faites l'amour, pas la guerre" lui rappelait sa jeunesse. Elle-même n'avait pas attendu longtemps pour être enceinte de Christine, après quelques mois passés dans une communauté de hippies.

Mais cette année 85 s'annonçait mal. Le froid s'était installé depuis l'automne et l'hiver serait sûrement très dur à vivre. La météo n'était pas bonne. Une belle occasion pour Christine de se faire dorloter sans rien faire. Habitant chez sa mère, elle avait le couvert et le gîte gratuits.

La grossesse se passait bien, mais les économies de la future grand-mère fondaient comme neige au soleil, malgré un boulot difficile, serveuse dans un restaurant. Elle n'avait pas eu le choix en 68, c'était ça ou la porte, ses parents acceptant de la loger et de s'occuper de l'enfant si elle travaillait. Les illusions des hippies étaient parties, mais la grossesse

de sa fille fut pour elle un renouveau dans les souvenirs d'une jeunesse libre et libérée.

À Noël 85, il neigea tant et plus que tout le monde fut bloqué. On fêta dans l'intimité une naissance qui s'annonçait plus tardive que prévue, et Christine téléphona à Jean-Marc pour lui annoncer la nouvelle. Après quelques hésitations, celui-ci proposa de rencontrer Christine, "pour voir", comme il disait couramment. Ce "pour voir", c'était ni oui ni non. Mais la future mère le connaissait bien pour l'avoir plus ou moins poussé dans son lit, Jean-Marc ne pourrait que dire oui.

Au jour de l'an 86, tous ensemble ils fêtèrent encore dans l'intimité cette naissance, mais Christine grelottait dans la chambre mal chauffée. Et les mois passèrent, à la télévision accidents sur les verglas, voitures dans les fossés ou toitures qui craquaient sous la neige, c'était le quotidien des informations, sans parler des problèmes des SDF qui ne savaient plus où aller, les centres d'hébergement étant saturés.

Christine commençait à s'impatienter, le bébé aussi. Et c'est le 21 juin 85, premier jour de l'été, qu'une fille arriva, trois kilos cent quatre-vingts, quarante-huit centimètres. Christine voulut l'appeler "Imagine" en souvenir de John Lennon, mais l'état-civil refusa. Finalement, le bébé fut appelé Johanna, en souvenir de Bob Dylan. Ce prénom, bien qu'original, fut accepté par la mairie. Jean-Marc travailla pour trois. Son salaire fondait comme neige au soleil.



Pierre ROSSET
Route(s) d'hiver(s) !...



*Quand il neige à plein temps c'est
comme du silence qui tombe.*
Félix Leclerc.

*Enfant - avec mes grosses chaussures
montantes - j'étais à l'aise
quand je glissais sur la glace des
caniveaux.*

Une télé-réalité canado-américaine met en scène des chauffeurs routiers (hommes et femmes) passionnés et téméraires livrant - au péril de leur vie - pendant la saison de l'hiver d'importants chargements essentiels à la vie des habitants de lieux éloignés du Grand Nord américain et canadien. D'épisode en épisode je les avais suivis dans leurs déplacements à travers les routes sinueuses, les ponts étroits, les lacs gelés sur des kilomètres... Son nom *Convoi extrême*¹. La rediffusion de la 11^e saison sur Molotov réveille des souvenirs hivernaux vécus, notamment dans le Nord de la France.

Alors, cela m'inspire d'autant plus que ce 7 janvier la neige tombe sur Amiens et dans la Somme (peut-être dans l'Oise aussi). Les toits des maisons voisines sont blancs, ma terrasse et mon jardin aussi. Neige qui fond déjà doucement.

(Pas perturbé par la neige et le froid, un jeune merle [un récent habitué] picore tranquillement la boule de graisse de la mangeoire. Une fois le merle parti, une des mésanges voisines le remplace.)

La neige! Je l'avais imaginée pour le 1^{er} janvier dans *Un temps de (t)rêve*. Imaginée avec le soleil. La neige est là maintenant et le soleil, avec une belle journée, était au rendez-vous le 3 janvier! Vais-je devoir découvrir de jour en jour les éléments de mon rêve d'un temps beau comme jamais?...

Quoi qu'il en soit (avec l'inspiration) tout cela m'incite à écrire. De septembre 1978 à juillet 1989 j'ai fait la route tous les jours de la semaine de mon domicile à mon lieu de travail. Soit 90 km aller-retour. De la campagne à la ville. De la Somme au Pas-de-Calais, été comme hiver. Si la plupart du temps les routes se franchissaient sans difficulté

celles de certaines périodes d'hiver furent bien compliquées.

Ainsi par exemple, un jour de brouillard alors que je ne roulais pas vite je me suis retrouvé dans une pâtre... Plus de peur que de mal... Un autre jour (encore!) le temps était au verglas et tout s'était bien passé jusqu'au moment où à quelques kilomètres de ma destination une voiture prenant son virage trop vite est arrivée - en tourbillonnant sur le verglas - dans la portière gauche de ma voiture. C'était la camionnette du boucher qui, pressé, rejoignait sa boutique toute proche... Pour les assurances il y avait deux responsables.

Voilà quelques banalités sans importance... (et sans grand intérêt, je vous l'accorde). Oui, mais un dimanche après-midi!... (Que faisais-je sur la route à ce moment-là!) Eh bien j'allais en début d'après-midi sur mon lieu de travail, espérant éviter une nouvelle chute de neige prévue pour la nuit. Les routes portaient encore les traces des chutes précédentes. Et les congères de chaque côté de la route incitaient à la prudence... Malgré ce contexte particulier ma voiture (la plus vieille de tout le parking de l'école que je dirigeais) assurait le déplacement sans grande difficulté... Elle tenait la route pour reprendre une expression populaire. Je n'étais donc pas très inquiet.

(Après la neige le soleil, le ciel bleu pâle et le retour du merle projetant son ombre sur le mur blanc de la voisine... Une belle image.)

Pas très inquiet! Pas encore.

Les choses se compliquèrent à mi-parcours... en bas d'une côte glissante. Il y avait une queue de six ou sept voitures. Bonnet sur la tête, un conducteur, debout à côté de sa voiture observait la manœuvre en cours. Un autre, plus frileux regardait à travers la vitre. Deux hommes poussaient une voiture sur des sacs en jute pour faciliter la prise sur la glace et l'élan pour monter cette côte. Quand elle en avait atteint le sommet une autre prenait sa place... Au chaud dans ma voiture je me demandais si avec son moteur à l'arrière elle accepterait facilement l'épreuve. Tout cela se passait dans le calme. Aucun coup de klaxon émanant de conduc-



teurs impatientes. Quand ce fut mon tour l'inquiétude s'installa... Un échec marqua la première tentative. Un deuxième aussi. Il me fallut attendre la troisième tentative pour grimper plus ou moins en crabe cette côte indésirable... Les kilomètres restant se passèrent sans trop de difficultés malgré la nuit tombante. Bien entendu la neige couvrait le parking.



Ma voiture y resta jusqu'au samedi. De mon côté c'est sur la banquette de mon bureau que je passai mes nuits. Le samedi matin, le temps se présentant sous de meilleurs auspices, je décidai de rentrer chez moi.

Pensant la fin de cette "route enneigée" j'étais serein. Ah la confiance naïve dans les éléments! Jusqu'au village avant le mien tout se passa (à peu près) bien. Hélas, cela ne dura pas. Les derniers kilomètres se firent sur la neige gelée. Malgré ma concentration sur la conduite je me retrouvai dans un champ enneigé, la voiture enfoncée jusqu'au-dessus des jantes. Devant l'impossibilité de la déplacer c'est à pied dans cette neige et le froid que je rentrai chez moi. C'est aussi à pied qu'à la fonte de la neige j'allai la récupérer.

Un autre souvenir revient encore à ma mémoire. Seul à la maison j'avais préparé le repas du nouvel an. Mon épouse devant rentrer en voiture de son stage avec notre jeune fils j'attendais inquiet car la neige tombait depuis plusieurs heures. Notre rue était impraticable. Le temps passant j'étais de plus en plus inquiet... car elle aurait dû rentrer en fin de journée. Pourrait-elle rentrer ce soir? Si oui dans quel état? Et à quelle heure? De son côté le repas gelait dans la réserve... Onze heures, onze heures quinze... L'inquiétude montait encore... Onze heures quarante-cinq. Les yeux sur la pendule je regardais la grande aiguille avancer très vite, trop vite... Tout à coup, un bruit de moteur bizarre... En tout cas pas celui de notre voiture... J'ouvris aussitôt la porte au moment où le véhicule s'arrêtait. C'était un tracteur avec une lame de chasse-neige devant. Dans notre voiture mon épouse le suivait... Il était onze heures cinquante. La nouvelle année approchait...

Que vois-je alors ? Un homme descendre du tracteur. Il a une casquette à carreaux sur la tête, une salopette bleue sous une canadienne et des bottes en caoutchouc vert. Mon épouse, notre fils dans les bras, rentre



alors à la maison. J'invite l'homme à rentrer aussi. Il est minuit, c'est la nouvelle année. Nous la souhaitons gaiement. Mon épouse explique, l'homme sourit et acquiesce. Il a dégagé la route avec son tracteur sur plusieurs kilomètres... C'est un agriculteur d'un village proche. Il élève des poulets (*tiens le merle revient encore ! Au même moment à la télévision c'est Météo à la carte, un éleveur parle du coq gaulois comme étant "l'emblème de la France"*). Nous ne laissons pas cet agriculteur partir comme ça. Nous lui offrons un café. Il est satisfait de s'être rendu utile en cette fin d'année. Pour le remercier mon épouse lui offre alors trois bouteilles de beaujolais-village de la récolte de son père...

Encadrant tous les deux un stage pendant les vacances de Pâques mon épouse lui achètera un poulet. Je n'avais jamais vu un poulet aussi gros. Un poulet élevé en liberté et au maïs. Inutile de dire qu'il a fait beaucoup d'heureux dans le stage. Notre ami Dominique, le troisième formateur de ce stage, s'en souvient encore...

(Il est 17h15, je reprends ce texte. La nuit de l'hiver commence à tomber. Le merle est encore revenu. La boule de graisse diminue.)

Ces souvenirs n'arrivent pas par hasard. En dehors des routes enneigées, de l'inquiétude et de la solitude aussi, c'est de cette belle solidarité, souvent inattendue mais pas si rare, dont il est question à ces moments difficiles.

De l'aide bienvenue que l'on n'attend pas... Ainsi en ville un jour d'hiver alors que j'étais en difficulté pour traverser la rue une jeune femme est arrivée en dansant et m'a pris le bras... C'est ainsi avec elle qu'en dansant j'ai traversé la rue. Je n'ai pas eu le temps de lui dire merci, elle avait disparu en un instant... en dansant.

Qu'écrire de nouveau ? À part peut-être évoquer les nombreux séjours en famille et avec des amis au ski. Mais au-delà de l'existence agréable de la neige et des vues sur la montagne je ne pourrai pas écrire grand-chose car c'est moi qui faisais les courses et la cuisine (mon palmarès de skieur - dix mètres cinquante en descente sur les deux skis avant la chute - étant insuffisant et puis, de toute façon j'aime cuisiner) pendant que tout le monde skiait...

À 13h10 la neige avait totalement disparu. Mais Météo France prévoit pour ce mercredi 8 janvier dès 14h00 la vigilance orange.. La route que je dois faire sera sans doute difficile ce mercredi...

Mercredi 14h00. L'aller s'est bien passé. À 15h00 la neige s'est mise à tomber. Malgré mes craintes le retour s'est effectué sans difficulté sur la route enneigée...

Il est maintenant 17h00. Je regarde dehors, il n'y a aucune trace de neige... comme si elle n'était jamais tombée. Et il ne pleut pas... *Quant à lui, le merle a disparu... et la boule de graisse n'existe plus...*

...

À 9h00 ce jeudi 9 janvier il y a du soleil, des petits nuages blancs... et 10% de risque de précipitation... À 12h00 il fait toujours beau. Alors (n'ayant pas l'intention de parler de la météo jusqu'au 31 janvier) mon bonnet savoyard sur la tête, je vais pouvoir en profiter pour me promener en ville !...

Sur ma terrasse, le merle est revenu...

1 Série de télé-réalité documentaire de 11 saisons.



Sylvie VAN PRAËT

Un si long hiver



Toujours la nuit et les flashes, et les cris, les détonations et les scintillements qui pétillent dans les yeux et s'écrasent sur la cornée... neige brûlante aux pieds et puis tes mains dans les miennes et ton sourire collé à ma bouche. On aurait pu rester là sur le bord du fleuve à regarder filer les glaces et les troncs et les corps gelés. Mais on a soufflé les mots en buée qui nous passaient par le cœur et on a pris la route de la source. Nous nous réchauffons aux feux des migrants et des vagabonds. Parfois une voiture passe en sifflant ; elle nous crache des gerbes de bouillasse beige et des petits cailloux nous giclent dans les mollets. Parfois un homme mort nous montre d'un doigt raide le chemin à suivre.

Tu me dis "Les fleuves sont des arbres couchés sur des cartes en couleur et tu peux suivre la branche que tu veux elle ne craquera pas. Alors allons au plus fin des cours d'eau celui qui commence et décide de l'avenir."

Je t'avais rencontré au chaud d'un bar têtu qui ne voulait pas fermer. Tu ruisselais de cheveux. Tu buvais du lait chaud ; une petite moustache blanche auréolait ta bouche. Je me suis assis près de toi et tu as recueilli ma main et soufflé dessus en riant.

Tu as dit "Il fait trop froid et trop noir pour lire ensemble sur un banc." Tu as ri encore plus fort et tous les regards des hommes et des femmes assis autour des tables, sur les tabourets du bar, ou debout simplement à attendre que l'heure passe, avaient faim de ce rire. Depuis des mois la neige et le vent balayaient les trottoirs et les matous hagards suçotaient les os craquants des oiseaux tombés, là, sans un cri. Les gens polis ne sortaient pas de leurs salons qui béaient sur l'avenue. Les autres

s'asseyaient dans les troquets aux quinquets allumés. Au début on avait oublié les radios et les téléphones où tard la nuit une petite neige grésille quand ses mensonges se sont lassés. Quand l'ombre a gagné le jour et que les pieds glacés on courait vers un toit, on a retrouvé les chants et les poésies. On entendait gémir et pleurer et maudire cet hiver insensé qui s'en prenait aux pauvres sans manteaux, aux malingres sans radiateurs et tous ceux qui ne lisaient pas les journaux si ce n'est pour éplucher les patates. Ceux-là ne savaient pas à quel saint se vouer depuis que l'aube et le jour et la nuit avaient pris la même teinte bronze. Les jardins tout rabougris les arbres croulants comme des vieux sous le poids d'un gel transparent qui cassait les brindilles, les marchés déserts et tous les commerces fermés pour cause de non-approvisionnement, tout ce monde habituellement si mou à vivre devenait coriace comme une miche oubliée au fond d'une maie.

Les abris oscillent entre deux explosions et nous courons de l'un à l'autre pour y blottir nos manteaux de loques et réchauffer nos pieds.

On marche sur des rives immaculées, sautille sur des pierres et le soir en mourant à demi de froid on caresse nos lèvres de baisers tout fumants. Tu pelottes tes yeux dans les miens et on navigue sur nos rêves, tous les deux le même rêve. Les crachats des bombes et les giclures de glace nous jettent parfois par terre. Nous relevons nos membres de boue et nous sautons au fond des trous laissés au hasard. Nous semons un peu de pain pour les oiseaux... qu'ils retrouvent leur chemin.

Nous bouchons nos oreilles dans l'ouate de la brume. Nos pas crissent plus fort que les déflagrations. À la fin des saisons de tristesse tu m'as promis un printemps.

Je te crois si fort que j'en ai le souffle coupé et nous marchons sur la fine branche qui mène aux beaux jours, au tout début du "plus tard nous aurons une maison chaude et des enfants qui courront dans le champ, derrière, pour attraper des sauterelles".

Je te suis si docilement que les pas dans la neige dessinent ceux d'un seul être. Le givre à mes cils et ta barbiche d'adolescent nous mettent en joie et tu chantes. L'air nous emmêle et nos mains dansent et miment et broient les rafales de vent et de kalachnikovs.

Et puis la rive a perdu son ruisseau sous la glace. On croyait le bout

du chemin au bout de nos doigts. On a cru que l'ombre nous oublierait
et le gel et la faim. Mais le passé a pris le présent à bras-le-corps et nous
longeons toujours les branches fines jusqu'à la source.



Richard QUESNEAU
D'après des histoires vraies

Du 21 janvier au 31 décembre 1939 une vague de froid s'abat sur la France.

Les Champs-Élysées sont sous la neige qui couvre aussi le Nord et l'Est.

Journal de Pierre Fontaine - Inspiré de son film de 1939 ^{1 et 2}

Dimanche 24 décembre 1939

La route est belle, blanche et droite entre deux allées de platanes givrés. Le soleil illumine la neige sur le toit des maisons de la vallée. Le moteur de la 402 tourne "rond", aucun problème depuis la veille à Lyon. Nous sommes partis tôt pour ne pas arriver en haut avec la nuit. Nous sommes "dans les temps", même s'il avait fallu s'arrêter deux heures après le départ pour Jeanne, ma fiancée.

Nous faisons le plein à Ugine et le



Dans les Alpes quelques chanceux passent Noël sur sa surface scintillante.

Dans les Vosges, sur sa ligne bleue, débute une "dépression d'hiver".

Journal d'Émile Derôme - Sous-lieutenant au 3^{ème} bataillon du 127^{ème} RI

30 décembre 1939 - 14h30

Je pars de Granville. Après avoir patienté des heures qui nous paraissent interminables, les hommes et moi nous enfermions dans les wagons de la SNCF.

Un départ est toujours une chose bizarre. D'un côté un grand regret de quitter les siens. J'avais ma Nelly dans les bras, nous sourions encore. D'un autre côté une espérance de trouver un pays nouveau et accueillant, c'est-à-dire pas de bagarre humaine.

Mais nous partons.

Granville a disparu. La nuit tombe et quelque temps plus tard, passant un nez frigorifié à la fenêtre, nous apercevons la neige. Il neigait.

Déjà nous sentons la morsure du froid.

Que faire pour se réchauffer un peu? Manger, essayer de dormir. Nuit fatigante, froide, nuit triste de décem-

point pour rejoindre la station en nous penchant sur la carte de la région de Crest-Volant. Le pompiste est près d'un antiquaire. Michely fait un tour et revient avec une horloge publicitaire DUBONNET de toute beauté comme cadeau de Noël pour sa jeune femme Élise.

Quelques kilomètres plus loin, un panneau, avec les armes de la Savoie nous indique la petite route pour Notre-Dame de Bellecombe. Arrivée vers quatre heures à la location, chez les Mugnier, une belle maison avec un balcon donnant directement sur les champs de



neige. Dans ce village de moins de cinq-cents habitants, c'est paraît-il un des meilleurs endroits pour les vacances de Noël.

Lundi 25 décembre 1939

Repos, et déballage des cadeaux le matin. J'ai une montre militaire Oméga offerte par Émile, le frère d'Élise, qui l'a amenée dans ses

bre passée dans un wagon de la SNCF qui nous conduit on ne sait où.

31 décembre 1939

Vers le midi-Arrivée à Troyes.

D'être toute une longue nuit dans une caisse trimballée dans tous les sens, engourdit les membres et le premier réflexe à la halte est de gambader et de s'échapper. Le commissaire de gare a beau s'époumoner, demander du renfort de sentinelles, rien à faire, les hommes passent sur les quais et se perdent dans Troyes.

Que faire? Je cherche d'abord une maison vendant de grosses chaussures.

Bien qu'il soit dimanche les magasins sont ouverts, mais les stocks de chaussures se trouvent épuisés.

Ayant retrouvé quelques-uns de mes hommes je mange avec eux.

À quelle heure partons-nous d'ici? Il me faut en être sûr et un capitaine gentil me renseigne: 20h21. Quelle précision! Nous serons là à 19h.00

L'après-midi est consacré à une promenade et à des achats.

C'est dans un magasin à prix unique (quelle drôle d'appellation) que j'achète Charlotte, ma montre, un quart et une gamelle d'aluminium.

Ici on ne se croit pas encore en guerre. D'ailleurs qui peut se mettre dans la tête, à quelques centaines de km du front, que véritablement, nous sommes en guerre.

Dans un dancing on guinche et filles et garçons remplissent la piste. Nous continuons et trouvons des bougies,

bagages. Quel dommage qu'il ne soit pas avec nous, lui, ce sportif digne des championnats du monde de février à Zakopane en Pologne. Dans un mot il m'écrit qu'il crapahute à Sissonne depuis sa mobilisation en octobre, quand j'ai pris en charge sa classe à Houdain. Espérons que cette "fausse guerre", comme disent les Anglais, sera courte. J'attends mon appel pour mai. On va tous lui envoyer une carte avec une copie du film que je tourne. J'espère qu'il pourra le passer avec ses copains.

Mardi 26 décembre

Nous nous sommes tous inscrits à un cours de ski. C'est quand même un sport bizarre. À force de chasse-neige, de lever du bâton, de flexion-extension et de chute sur les fesses, sur le plat, nous finissons par tenir debout en glissant. (Mais pas sur les bosses). Le plus dur c'est la conversion. Pour monter en zigzag les pentes raides ou faire demi-tour dans une pente raide, il faut se déhancher en risquant de tomber... Nous apprenons aussi à monter "en canard". Dans l'après-midi nous faisons au moins une vingtaine d'allers-retours sur le champ voisin en haut duquel nous grimpons jusqu'à l'épuisement.

objet indispensable à qui va sur le front.

18h dîner.

19h sur le quai. Le train va arriver. Pensez-vous, nous ne partons pas de Troyes avant 21h30.

Nous partons enfin et tombons dans les bras du train qui nous berce.

Nous devons prendre le champagne à minuit. Au seuil de l'année nouvelle.

Mais chacun berce ses rêves de douces images et ce n'est que vers 1h du matin que nous buvons - simple symbole - un quart de vin de champagne.

1^{er} janvier 1940 : Pagny-sur-Moselle

Nous sommes un peu étonnés au début de ne voir personne travailler. Tout est calme.

Hier nous étions pourtant dimanche.

Ah! Oui c'est aujourd'hui repos également.

Nous sommes au premier jour de l'an 40, et la plaisanterie ne manque pas: je m'en fous, comme de l'an 40. Nous écrivons, mangeons et, vers midi, remettons le cap vers Landonvillers.

Landonvillers

Le chef de gare, comme un vrai Alsacien, ne sait pas ce que nous venons faire là, fait manœuvrer le train pour nous garer à quai, défonce un camion et manque de tuer deux chevaux.

Landonvillers se trouve un peu au-dessus de la gare mais... un café se trouve par miracle près de la station. C'est la ruée dans ce bistrot qui fait payer

Mercredi 27 décembre

Second jour de cours : nous montons avec le tire-luge. C'est plus pratique. On apprend le dérapage et la descente en lacets. Mais aussi à farter les skis pour une meilleure glisse.

Jeudi 28 décembre

Nous commençons l'exploration du domaine. Malheureusement nous ne pouvons pas utiliser le télétraîneau comme nous le pensions. Il est tombé en panne en mars. Il ne reste plus que le télésiège du Terret pour aller au sommet du Réguet en 20 minutes au lieu de 6. Le remonte-pente a une sellette à deux places qu'ils appellent "les arbalètes". Les filles restent ensemble pour pouvoir papoter. Je m'associe avec Michel, il tient mes bâtons et je continue le film commencé en route.

Nos cours ont été utiles. Nous faisons quatre descentes sans chute.

Vendredi 29 décembre

Michel et moi prenons un guide pour faire une virée entre hommes, on monte avec le tracteur à chenille. Élise et Jeanne ont choisi de faire de la luge et quelques achats pour la fête de demain. Quel plaisir

3 F un jus infâme arrosé d'un schnaps.

Pendant ce temps, le sous-lieutenant, chef du détachement, s'enquiert de notre destination véritable.

18h, il nous faut démarrer dans l'obscurité.

Abandonnant une partie de cartes, nous commençons dans la nuit le débarquement.

Moi, je quitte ma section* pour aller reconnaître le cantonnement à Condé Northen. * *Section: unité de combat d'infanterie. Ici il s'agit d'une section de canons de 25mm Anti Chars SA modèle 34 Hotchkiss*



La voiture qui me conduit roule tous feux allumés et pour moi qui arrive de l'arrière, cela me semble bien étrange. Nous sommes sur le front et tout est calme.

Condé Northen.

Obscurité partout. Je repère les places réservées aux hommes et aux bêtes et j'at-

de filer entre les sapins, puis dans la poudreuse sur la piste vers les maisons.

En fin d'après-midi on se retrouve tous au bord de la terrasse. On plante les skis dans la neige, et on profite des derniers rayons du soleil avec un vin chaud à l'orange épicé à la cannelle, à la badiane et au gingembre. Un délice!

Samedi 30 décembre

On opte pour une excursion en groupe aux Saisies, derrière le Mont Rond. C'est une nouvelle idée de la commune pour étendre le domaine skiable. Nous sommes environ une douzaine dans le car Citroën. À l'arrière les skis avec des peaux de phoque pour grimper les pentes plus facilement.

Après s'être consciencieusement tartinés de crème solaire, nous sanglons les skis et partons vers le sommet à la queue-leu-leu. Je prends de l'avance et je filme. Michel et Jeanne sont en bras-de-chemise, manches retroussées et sac au dos. Le guide nous amène au refuge de La Croix de Pierre.

Au soleil on sort le pique-nique. Pain, saucisson, poulet cuit, du fromage local et des pommes. Quel paysage, quel calme. Loin de la civilisation nous profitons du

tends l'arrivée des sections. 10h30 coup de téléphone, la caravane glissante et éreintée, s'est arrêtée à 3km de Landonvillers, aux Étangs.

Je mange enfin et je vais dormir dans un vrai lit, dans une vraie chambre, chauffée par un vrai feu.

2 janvier 1940

Je vais rechercher les sections aux Étangs. Quel triste chemin à effectuer sur des routes glissantes, avec des mules non ferrées à glace.

Je découvre de jour la route effectuée de nuit. Rien d'anormal, une route, des soldats de temps à autre, du ravitaillement c'est tout.

Vers midi arrivée à Condé.

L'après-midi nous faisons ferrer nos mules.

Après avoir discuté longuement sur la bêtise qu'on faisait en voulant (?) nos sections, nous terminons notre soirée à geler.

Il fait froid; habitués à la douce température de Granville, nous subissons les rigueurs du froid avec difficulté.

3 janvier 1940

Chaque section partira rejoindre son régiment et, peu à peu sur la route nous nous trouvons chacun rien qu'avec nos hommes.

Nous nous rapprochons. Nous pénétrons plus avant sur le front.

La DCA canarde un avion qui apparaît comme un point brillant dans le ciel. Cela nous frappe un peu, nous, nouveaux arrivants. Les soldats que nous croisons ne bronchent pas, eux.

De chaque côté de la route des canons

panorama. Tout le monde est maintenant bras nus et le guide a quitté son béret. Petite sieste puis retour. En descendant le long de la crête c'est un enchantement. On prend quelques gadins, mais tout le monde rigole. L'ambiance est au beau fixe.

Dimanche 31 décembre

Visite de la ferme et de la fromagerie de Beaufort. Promenade du lac de Plan Dessert en traîneau tiré par un cheval. Au départ des enfants courent après nous joyeusement. Ils me donnent la nostalgie de la rentrée. J'ai appris que les Mugnier ont recueilli leurs deux neveux venus d'Alsace. Leur village a été évacué.

Réveillon avec les autres locataires. Champagne et mouton rôti au menu. J'ai apporté une bouteille de genièvre pour arroser la nouvelle année.

Lundi 1^{er} janvier 1940

Nous récupérons de la St Sylvestre. Demain départ vers 7 heures.

Nous allons essayer de rentrer "d'une seule traite".

montrent un bout de nez sous leur filet de camouflage. Rien d'autre.

Midi. Arrivée à Roupeldange.

Là nous stationnerons jusqu'au 8 janvier, attendant une décision du colonel qui voudrait nous garder sections constituées.

Mon séjour à Roupeldange n'est pas mauvais du tout. Je trouve là un capitaine charmant, des dentistes, un pharmacien et deux autres lieutenants tous au plus gentil. C'est vraiment chez eux que la camaraderie se fait le plus sentir. Un soir où ils recevaient l'aumônier à leur table nous eûmes une petite séance d'hypnotisme. Un lieutenant (Lt HEIDET) se croyant doué d'un tel pouvoir réussit sur nous tous des expériences curieuses. Tout le monde riait, ne pouvant s'empêcher de rire à la supercherie, sauf lui, tout content, tout satisfait de ses succès.

"Vous riez alors que c'est très sérieux et cela peut être dangereux."

Bonne soirée au front (sic).

8 janvier

Au soir, sous la pluie, par un temps de dégel, nous attelons et nous voilà partis - au premier tournant je quitte mes pièces -

L'autre caravane continue sa route. A Éblange 2^{ème} perte. Tandis qu'une pièce continue sa route affreuse pendant 10 km, je reste, moi à Éblange avec une de mes pièces.

1^{er} contact avec mon capitaine.

D'une gentillesse calme et un peu sèche. Les autres officiers sont à peu près à son exemple, excepté celui que je remplace, qui, tout rond et tout rouge, accepte le fait de quitter sa section pour me la céder.

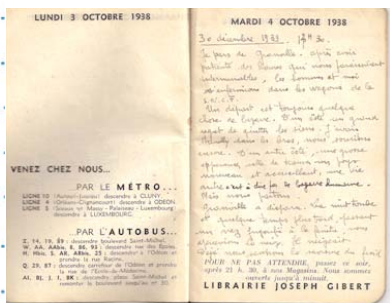
Jusqu'au 13 janvier nous restons dans ce

village totalement abandonné. Toutes les maisons sont occupées par des soldats et chacun s'aménage comme il l'entend.

Les vaisselles sont utilisées, les foyers brûlent jour et nuit un bois abondant, quelques hommes trimballet de ferme en ferme une batteuse laissée dans le village et récolte le grain de la moisson coupée l'été dernier. Les forges soufflent un foyer où sans arrêt des poignées de vis à glace sont jetées. Des scies mécaniques bruissent, bourdonnent, et sans arrêt débitent des tronçons d'arbres.

Les roulantes noires, luisantes de crasse, sont continuellement assaillies par des cuisiniers bedonnants, en bras de chemise, malgré le froid, qui fument et crachent et lancent à tout passant soldat une plaisanterie grossière : "Te casse pas la gueule" Ah! Et bon l'interpellé, culbute avec ses plats et ses gamelles. La neige, le verglas là-dessus ont donné aux routes l'aspect d'un beau miroir et les messieurs en escarpins cloutés glissent et tombent. Et chacun de marcher à petits pas, de prendre un tas de précautions. Mais qui n'a pas, au moins une fois, ramassé un beau billet de parterre.

Chacun tombant à sa façon sur ses fesses, de manière plus ou moins joyeuse et se rappela plus tard le froid de cette saison. Sur l'autre rive du Rhin on appela la période inaugurée par ce si long hiver la Sitzkrieg (guerre assise).



199 jours...
199 jours que la neige couvre le sol.
199 jours que le gel alterne avec un léger redoux qui fait fondre la couche supérieure et qui redurcit ensuite formant une croûte glissante.
199 jours que la bise fouette les bâtiments encore debout, les arbres qui ploient, les vivants qui, furtivement, s'aventurent à l'extérieur.
Ah! Les vivants, enfin les survivants. Combien sont-ils? Où se cachent-ils? Pourquoi certains sont encore en vie? Qu'est-ce qui est le plus néfaste: la rigueur de la froidure ou l'absence totale d'informations? Tous les systèmes de communication ont été réduits à néant.

Le 27 août, les puissants du monde, orgueilleux comme des poux, ont fait une partie de bowling avec toutes les armes létales et destructrices en leur possession. Qu'est-ce qui a mis le feu aux poudres? Est-ce qu'ils utilisent leur armement pour se défendre ou pour faire la démonstration de leur force pour intimider leurs éventuels agresseurs? Lequel, en premier, a dit: "Pas cap?" Telle est la question. La réponse... l'aura-t-on jamais... se situe dans les cerveaux perturbés des dirigeants masculinistes imbus d'eux-mêmes des grandes nations.

Qu'il était beau!!! Le plus beau feu d'artifice jamais tiré avec des couleurs jusqu'alors inconnues. Un feu d'artifice qui détrône tous les autres par son intensité et sa durée, accompagné d'un concert d'explosions telles des percussions à faire pâlir d'envie les fans d'heavy metal.

Dans le hameau de La Treille, sont groupées cinq maisons, des corps de ferme modestes. On dirait cinq copines toutes proches comme pour se chuchoter des secrets. Bâtisses restaurées et occupées par des néoruraux en mal de nature et d'espace. On y cultive son potager, on soigne son verger, on y élève des poules, des cochons, des moutons, on y fait son pain, sa bière, son miel, ses conserves, ses fromages, ses cochonailles, on y file la laine, on la tisse et la tricote, on y produit son énergie; bref, on y vit en autarcie, un peu comme les Amish.

Une communauté d'une vingtaine d'individus - treize adultes et sept

enfants - partage les joies saines et simples de la campagne. Ils ont plaqué leur existence aisée urbaine de CSP+ pour se réinventer en paysan, en boulanger, en éleveur et donner un nouveau sens à leur vie. Leurs revenus, jusqu'alors très confortables, ont drastiquement diminué mais leurs besoins sont quasiment nuls⁵: l'indispensable provient de leur labeur.

Le 27 août, loin de la fureur des villes, il y a à faire au hameau : cueillette de légumes et stérilisation, confitures de prunes, traite des brebis et transformation en fromage, soins aux animaux. Deux d'entre eux se maintiennent informés en écoutant une petite radio reléguée dans l'annexe de la fromagerie. Des tensions mondiales - il y en a toujours - électrisent les relations internationales. Rien de nouveau...

Si ! Le 27 août, les signaux sont au rouge. Les chefs d'état ont appuyé sur les boutons qui commandent les armes nucléaires.

La communauté a été préservée dans son ermitage. Les vivres, ils en ont. Le cheptel a subi des pertes : le bétail en pâture a disparu mais les animaux à l'étable sont vigoureux. Les champs ont été moissonnés. Le fenil est plein à craquer. Sur les rayonnages des caves, s'alignent les conserves et les pots de confiture. Il reste des fruits sur les arbres mais l'hiver plus que précoce a mis prématurément aux récoltes.

À tour de rôle, par trois, ils explorent leur environnement tourneboulé. Ils peinent à se repérer dans l'immensité rendue blanche. Tout déplacement est périlleux et épuisant. Le froid est mordant et vif, il glace les membres. Les routes sont englouties. Se rendre au bourg le plus proche - à 12 kilomètres - va prendre du temps. A skis ? A raquettes ? A force de persévérance, 25 jours plus tard, ils parviennent à la ville, vide de vie apparente.

Ils sont vingt à La Treille. Et ailleurs ? Tous les citadins hyper connectés et hyper dépendants ont été éradiqués.

Les cartes sont rebattues. Ils vont s'atteler à perdurer contre vents et marées.

Le 14 mars, la neige fond. Les ruisseaux dévalent les ruelles. De loin

en loin, on entend quelques gazouillis. Des crottes de lapin ont été aperçues aux abords de la bergerie.

L'hiver prend fin.



"J'ai vingt ans", a dit la fille, comme pour s'excuser de son apparence juvénile. Mais ce n'est sans doute pas vrai et il y a de fortes chances qu'elle soit encore mineure. "Moi, c'est Aïcha", a-t-elle ajouté, mais ce n'est peut-être pas vrai non plus. Elle avait dit à l'homme qui la regardait en passant: "Je peux venir avec toi si tu veux". Il a accepté parce qu'il l'a trouvée désirable, mais aussi par curiosité et peut-être un peu par sympathie pour cette presque enfant qui ne ressemble pas aux autres. Car si elle n'est la seule à racoler dans cette cour d'immeuble, les autres sont habituellement plus âgées et plus discrètes. C'est pourquoi, sans doute, il lui a donné tout de suite l'argent qu'elle voulait.

La cour est un carré d'herbe pelée où les enfants jouent du matin au soir, avec tout autour des parkings entre lesquels des allées étroites abritent des transactions diverses. Des six ou sept étages qui surplombent, on entend toujours des voix, des cris, des musiques qui semblent tomber sur vous par saccades.

C'est la fille qui a dit: "Les flics, j'aimerais mieux les éviter..." Lui aussi, bien sûr. Le consentement n'existant pas chez les mineures il préfère ne pas attirer l'attention sur lui. En effet trois policiers, deux hommes et une femme, s'avancent à pas lents, les mains dans le gilet pare-balles, les armes bien visibles.

"On va passer par là, dit-il." Un escalier permet de passer de l'autre côté de l'immeuble où l'on accède à une longue passerelle. En-dessous ce sont les marais. On peut s'y promener sur des sentiers récemment aménagés mais l'itinéraire est peu pratique et la passerelle, longue d'une bonne centaine de mètres, permet d'aller tout droit jusqu'à la cité voisine.

Le soir tombe. Le brouillard s'épaissit. On voit de chaque côté de la passerelle des reflets jaunes dans les étangs qui donnent une impression de lointain et d'incertain. L'homme marche devant à pas rapides; la fille le suit à quelques mètres.

Comme il pousse la porte sur laquelle le passage débouche il se trouve brusquement face à un chien de belle taille, heureusement muselé et tenu

en laisse. Deux militaires le suivent. "Il m'a fait peur", dit l'homme. "Il est fait pour cela", dit l'un des soldats en riant à moitié. Puis ils voient la fille: "Tu es avec Monsieur? - Mais oui, dit-elle. C'est mon père." Ils se retournent tous les deux et la regardent passer la porte. Lui, a entendu la réponse de la fille, qui éveille quelque chose en lui. Quand il lui ouvre la porte de son appartement, elle entre sans hésiter. Il la regarde: maigre, les yeux un peu cernés, insuffisamment vêtue par ce temps froid. "Tu es épuisée..." Il lui montre le canapé, lui donne une couverture. "Mets-toi là. Tu seras tranquille. - Mais l'argent? dit-elle. - Garde l'argent. Ne t'occupe pas de moi."

Dans sa chambre, il ouvre la fenêtre. Il fait presque nuit maintenant. L'arbre le plus proche est plein de bruits. Il se rend compte qu'il est peuplé de centaines d'étourneaux qui bavardent copieusement, s'agitent, volettent. Il se dit que c'est bien l'hiver maintenant. Un si long hiver, pense-t-il sans bien savoir pourquoi. Il songe à peine à la fille qui repose dans la pièce à côté, qu'il pourrait rejoindre, saisir et qui se laisserait faire, puisqu'il a payé pour cela.

Mais c'est l'hiver qui le tient désormais en respect, l'hiver qui est entré froidement par la fenêtre où il est accoudé. Puis il est surpris par l'envol brutal des oiseaux, tout pareil à un ange sombre, éparpillé dans le ciel à peine rosé encore du côté du couchant.

Il a fermé la porte à présent et il reste étendu, yeux fermés, rassuré ou ému par les très légers bruits que fait la dormeuse derrière la cloison.

Il commence à faire jour quand, bien plus tard, il ouvre les yeux. Un brouillard laiteux monte des marais et tout le quartier est comme effacé. C'est vraiment l'hiver qui commence, pense-t-il de nouveau. Il ouvre doucement la porte. Le canapé est vide, à peine froissé. La porte est déverrouillée. Il ne sait plus s'il a oublié de la fermer ou si vraiment une fugueuse l'a ouverte dans la nuit. Un instant il se dit que peut-être elle va revenir, avec des croissants frais. Cette idée absurde le fait sourire. D'ailleurs quelqu'un a-t-il vraiment dormi ici?

C'est seulement plus tard dans la matinée qu'il remarque les deux billets glissés sous le dessous de plat, au coin de la table.

Dehors le brouillard ne se dissipe pas. Soudain il pense à une autre fille, la sienne, une femme maintenant, perdue de vue, victime.

collatérale d'une très vieille séparation. Et il mesure en pensée le si long hiver qui commence avec son cortège de fantômes.

